

# CONFERENCE

## «Reprenons langue!...Une expérience de formation sur Les Deuils et leur dynamique dans un contexte interculturel au Bénin»

### Par Résonances

**Josette COPPE** Psychologue clinicienne, animatrice-thérapeute d'ateliers d'expressions à médiations artistiques, formatrice, fondatrice et Présidente de Résonances, association interculturelle.

**Olga BAMISSO** Psychologue clinicienne, animatrice d'ateliers d'expressions

**Céline FROESE** Psychologue clinicienne, psychanalyste

**Frédéric FROESE** Psychologue clinicien, thérapeute de famille

**Sophie de HEAULME** Psychologue clinicienne, formatrice

Organisé par Asphodèle (*Les ateliers du pré*)

et **Claude STERNIS**, psychologue clinicienne, psychanalyste, enseignante à Psychoprat', directrice d'Asphodèle (*Les ateliers du pré*)

jeudi 17 mars 2022 (19h-22h) à **l'IRTS de Montrouge 92120**

Dans le cadre du Séminaire

**Médiations thérapeutiques/art-thérapie : soin, création, expression**

**Ateliers et interculturalité**

|                                                                                                                                              |                                                                   |               |
|----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-------------------------------------------------------------------|---------------|
| 1- <b>HISTORIQUE</b>                                                                                                                         | <i>Josette COPPE</i>                                              | .....p 3      |
| 2- <i>Manitoumani (1<sup>er</sup> couplet)</i>                                                                                               | <u>Matthieu Chedid, Sidiki Diabaté</u> , <i>Fatoumata Diawara</i> |               |
| 3 - « <b>REPRENONS LANGUE...</b> »                                                                                                           | <i>Olga BAMISSO</i>                                               | .....p 6      |
| 4 – <b>METHODOLOGIE</b>                                                                                                                      | <i>Céline FROESE</i>                                              | .....p 9      |
| 5 - <b>VIGNETTE CLINIQUE : Atelier conte « la petite fille aux allumettes » et atelier collage</b>                                           | <i>Sophie de HEAULME</i>                                          | .....p 12, 15 |
| <b>et concept de déconstruction</b>                                                                                                          | <i>Frédéric FROESE</i>                                            | .....p 14     |
| 6 - <b>L'ABSENCE/LA PRESENCE</b> : une expérience de 2 ateliers non choisis, ( <b>Ou Laalebasse vide, un espace sacré de fertilisation</b> ) | <i>Olga BAMISSO</i>                                               | .....p 17     |
| 7 - <b>ESMA</b> extrait film, présentation                                                                                                   | <i>Josette COPPE</i>                                              |               |
| <a href="http://www.associationresonances.fr/">http://www.associationresonances.fr/</a> §« action Bénin »                                    |                                                                   | .....p 19     |
| 8 - <b>SLAM</b> de Franck <b>HOUESSO</b> ,                                                                                                   |                                                                   | .....p 20     |
| Notion de <b>transculturel</b>                                                                                                               | <i>Josette COPPE</i>                                              |               |
| Lu par <i>Françoise Houelche</i>                                                                                                             |                                                                   |               |

*“la connaissance est comme le tronc d'un baobab, une seule personne ne peut l'entourer de ses bras » proverbe africain »*

Bonjour !

Merci à Claude, à Asphodèle, de nous accueillir pour partager notre travail et notre goût du soin à l'autre, de l'expression à travers les ateliers d'expressions à médiations artistiques.

**Résonances\*** était déjà venu présenter en 2015 son travail au Bénin avec SOSVE avec 2 psychologues, asphodéliennes, Laura Treich et Audrey Meignan.

Et puis encore avant, en 2009, je participais aux « *lettres de saison* » depuis le Bénin, et Marcus était présent sur son continent, l'Amérique. On se retrouve !! A Montrouge !! Les voyages forment la Jeunesse !

Le besoin de faire récit, brin d'historique comme préambule me paraît toujours important pour dire aussi le temps de l'élaboration, la prudence et l'audace à entrer en rencontre.

« *Reprenons langue !...* »

**Une expérience de formation sur le deuil et ses dynamiques dans un contexte interculturel au Bénin.**

Tel est le titre de cette conférence.

Quelques mots d'abord pour présenter Résonances : née en 2007 d'une réflexion, d'une expérience de l'interculturel. J'avais déjà parcouru nombre de pays d'Afrique de l'Ouest pour arriver au Bénin, par le biais de rencontre, de demande à comprendre certains symptômes d'enfants, d'adultes, individuellement, collectivement.

Une 1ère expérience d'aide humanitaire au Bénin, en 2006 avec une association franco-béninoise me confortait dans la possibilité de mener les aspects économiques et psychologiques ensemble.

C'est à Asphodèle qu'Olga est entrée dans ma vie ; c'était lors d'un séminaire : nous avons cogité, alors des projets plus marqués par les apports psychologiques, les ateliers d'expression, la demande d'association béninoise étant là, les voyages Paris-Cotonou-Paris se sont régulariser.

Notre relation à SOSVE commença vraiment en 2009, par le biais des « colis voyageurs » : des liens entre Paris, Maison de santé (Sophie), les Ardennes et Natitingou. : une année pour nous connaître.

La 1ère formation avec les ateliers d'expression pour les équipes du Bénin commença en **2010** (Olga et moi). Une équipe de psy se fidélisa comme Céline et Frédéric depuis 2014. Les thèmes, les échanges d'expression entre le Bénin et les lycéens de Jean 23 à Reims, des personnes de nombreuses villes de France participaient aux ateliers : nous proposons des expressions intergénérationnelles, interculturelles, individuelles, collectives.

De fil en fil, la bobine se déroule : SOSVE a 30 animateurs d'ateliers en 2014, des résultats positifs sur les comportements des enfants, une dynamique d'équipe sont reconnus.

En 2019, le directeur du Bénin me sollicite pour parler de la mort, des deuils : non seulement celle qui concerne les enfants orphelins béninois mais aussi de grandes modifications institutionnelles qui touchent L'Afrique Ouest, Centrale : les financeurs des VE sont essentiellement occidentaux, canadiens, anglo-saxons. : leurs nouvelles normes organisationnelles bousculent les façons africaines d'accueillir, travailler avec les enfants, de nommer le « papa », la « maman », la « tata », la vie au village SOSVE.

L'Afrique vit aussi ses changements de valeurs : plus d'un constate que la fraternité africaine n'est plus. Entre tradition et modernité, les passages, les crises sont marquées de questions, d'insécurité, de recherche de sens, de solutions.

Cette formation en février **2020** est un investissement très important, sur beaucoup de plans :

- De réputation pour le Bénin qui organise le 1<sup>er</sup> rassemblement autour de la dimension psychologique des enfants, des soignants. : c'est une référence de formation.
- La dimension psychologique des enfants est reconnue, les moyens thérapeutiques entendus.
- Des investissements financiers coûteux pour tous: 11 pays sont représentés avec 2-3 personnes coordinateurs.

-Le partenariat entre Résonances et SOSVE Bénin est consolidé ; nous travaillons en confiance, en connaissances.

Le travail de penser la formation se construit par un préalable matériel, concret: fidélité de l'équipe Résonances, ses faisabilités ( W bénévole, temporalité sur le terrain mais aussi travail de préparation en France).

Le corps précède la pensée : en août, je couds, point par point, je pense, pas à pas, j'enchaîne les mots, les concepts sur le métier à tisser : le 1<sup>er</sup> canevas de formation est prêt fin août . Le dispositif fabriqué, celui qui va poser d'emblée les conditions de la rencontre, de la saisie des différences en INTERCULTURALITÉ ; un **métacadre** comme le définit R. Kaës (2012) « pour assurer la continuité spatiale et temporelle qui sont des espaces et des dispositifs d'arrière-fond ayant des fonctions d'étayage, de soutien, de garant et de cadre structurant. »

En septembre, le travail d'équipe peut commencer, à une autre allure : ici avec mes collègues, celui du Bénin, Gérard Ahyi, et bien sûr avec le directeur du Bénin, S. Issifou: d'août à février, 9 mois de rêveries, de réflexion, d'échanges, de travail, de réajustement, d'approfondissement, de navigation dans un espace-temps riche, permettant d'entrer dans le champ de la pensée complexe\*, de la clinique de la multiplicité\*, de l'interculturalité, de la posture du non-savoir.

**et 1 semaine** au Bénin

**et 1heure** ici ce soir pour partager avec vous cette aventure humaine.

Musique de **Manitoumani** Matthieu Chedid, Sidiki Diabaté, ...<sup>1<sup>er</sup></sup> couplet

*J'entends dans ta kora parfois même ta colère*

*J'entends dans ta kora ton cœur qui bat, mon frère*

*Toumani Diabaté*

*J'entends dans ta kora toute l'humilité*

*À la verticale dans l'immensité*

*Toumani Diabaté*

*Manitoumani, Manitoumani, Manitoumani, Manitoumani, Manitoumani*

## « REPRENONS LANGUE... » Olga BAMISSO

Reprenons langue, intitulé pour témoigner de notre expérience interculturelle de formation. Quel est donc le lien avec le thème Ateliers et interculturalité du séminaire? Avant d'entrer dans le déroulé la formation, je vous propose une mise en bouche : m'attarder sur le titre choisi.

L'expression *Reprendre langue* signifie renouer contact, établir un contact direct ; pour s'informer de ce qui se passe, des dispositions de ceux avec qui l'on doit traiter, établir un contact préalable pour et avant d'entrer en pourparlers. Elle était notamment utilisée par les marins dans le cadre de la navigation. Pour se préparer à accoster, reprendre langue, découvrir l'état d'esprit de ses interlocuteurs, mesurer les dispositions psychiques de chacun aux potentielles rencontres qui se profilent.

En contexte culturel, retrouver l'autre, les autres, est soumis à une plus grande attention : il faut voyager (pour certains), ou se préparer à accueillir le voyageur (pour d'autres). Se déplacer, et traverser un parcours spécifique, sont autant d'éléments qui interviennent dans l'état d'esprit et les dispositions psychiques au moment de la rencontre ou des retrouvailles. Le « *comment allez-vous* » est troqué avec un « *avez-vous avez fait un bon voyage ? comment a été la route ?* » : autant de questions qui soulignent le mouvement de chacun dans l'aller-vers...Mais quels sont les enjeux d'un tel mouvement, qu'implique-t-il et comment l'effectuer ?

Je déclinerai en trois volets l'importance et la manière de reprendre langue, nouer, tisser un contact.

1- Les enjeux des frontières dans la rencontre interculturelle. 2- l'importance de préserver les dispositions d'esprit de chacun ; 3- L'engagement corporel et le plaisir nécessaire pour tisser ensemble.

### Point 1 : commençons par les frontières et leurs enjeux dans la rencontre interculturelle

Nous voilà à deux jours du lancement de la formation... nous sommes en route pour Calavi, ville où se trouve le centre SOS village d'enfant où se déroule la formation, et où nous serons logés. En route donc pour Calavi ! Les uns dans l'avion (Sophie, Céline et Frédéric), au-dessus des terres africaines ; Les autres (Josette et moi) sur la route cabossée reliant le Nord et le Sud Bénin, après une rencontre avec les Sages du village de Ouaké sur les contes.

Déjà entre ciel et terre, nous voilà à établir un fil : l'équipe de formateurs reprend langue ... Nous tentons un message, sait-on jamais...la magie du wifi... « Allo, ici la terre... » ; surprise imprévue : une réponse ! « Allo ici le ciel... » On se parle ?? waouh !!!...c'est Possible ??» et ce n'est pas une transgression. Explosion de la joie des retrouvailles qui approchent, du laisser-aller à la surprise... à ce qui vient à nous.....d'une part, les fauteuils confortables des avions mais dans le grand aéroport le risque de se perdre ou ne pas se retrouver facilement. D'autre part, les routes cabossées, les

camions qui penchent tellement ils sont chargés de coton...entre ciel et terre, des écarts qui n'empêchent pas la joie.

Tel un préambule où on se prépare à rentrer dans la rencontre cette histoire de lien avion/voiture, ciel/terre, haut/bas, peut paraître anecdotique. Cependant, l'anecdote souligne la richesse et l'immensité de l'espace-temps que nous avons à éprouver et à traverser lors de rencontres interculturelles... L'interculturalité nous invite donc à interroger les frontières, leurs limites, comment se situer par rapport à elles (doit-on être hors, autour, sur les frontières) ; doit-on les survoler, les relier ? Comment les traverser pour ouvrir des portes...

Comme le dit Edouard Glissant : Nous fréquentons les frontières, non pas comme signes et facteurs de l'impossible, mais comme lieux du passage et de la transformation. La Relation n'est pas confusion ou dilution. C'est pourquoi nous avons besoin des frontières (...) pour exercer ce libre passage du même à l'autre, pour souligner la merveille de l'ici-là.

Autant d'éléments qui expliquent les sas d'entrée que nous avons essayé de travailler au fur et à mesure de la semaine de formation. Mais n'allons pas trop vite.

Point 2 : dans le reprenons langue, il y a cette idée de s'enquérir de l'état de l'interlocuteur qui rappelle la nécessité lors de la prise de contact interculturelle de respecter et préserver les dispositions d'esprit de chacun

Comme l'a souligné Josette, c'est la collaboration autour des ateliers à médiations qui a conduit (dix ans après) à une formation sur la thématique des deuils et de leur dynamique . Cette formation en contexte interculturel nous semble illustrative de cette nécessité de re-ancrer pour chacun un périmètre de sécurité afin de s'autoriser ensuite des mouvements, des détours et des aventures différenciées et pourtant tissées et articulées. « Reprenons langue » peut être ici entendu au sens de préserver chacun dans son identité et sa nature tout en établissant Relation, influence mutuelle et donc en étant dans un mouvement de transformation. *Changer en échangeant avec l'autre, sans me perdre pourtant ni me dénaturer...*

Point 3 : Comment être dans ce mouvement tout se préservant et s'autoconservant ? L'engagement corporel comme figuration du plaisir nécessaire pour tisser ensemble un corps commun permettant d'être dans une dynamique de mouvement

Reprendre langue est une locution dérivée de l'expression « prendre langue ». Il s'agit de *prendre à nouveau langue avec. Prendre langue avec quelqu'un?* Cette expression pourtant imagée est peu courante aujourd'hui. Est-ce que l'ambiguïté ou l'allusion sexuelle ou par trop corporelle est peu adaptée ? Pourtant, les expériences interculturelles mobilisent des échanges entre des contextes hétérogènes ; échanges qui convoquent du charnel, du corporel, du sensoriel et du sensuel.

reprenons langue...oultre l'image renvoyant à l'échange de fluides corporels, l'évocation charnelle, sensorielle...rappelle que notre engagement lors de la formation n'a pas été pas seulement intellectuel. Il ne s'agissait pas d'opter pour une dynamique de gain de connaissances mais

d'éprouver cette possibilité d'être dans le plaisir de la découverte, de la curiosité, de l'échange, des imprévus ; ceci sans jamais devenir l'un ou l'autre totalement... Souligner les écarts, les remettre en bouche, avidement, joyeusement, parce que rire comme jouer c'est sérieux....y compris sur des sujets grave comme vie et mort.

Puis ensemble mettre en perspectives, remettre en perspectives...Prendre à nouveau à langue, infiniment, langoureusement, chaleureusement ? Investir ensemble l'espace-temps, les fils passés-présents, habiter le moment présent.

Comme le figure l'expression « reprenons langue », il s'agissait de permettre à des subjectivités de faire corps (corps-groupe) en s'appuyant sur l'entrelacs (des ateliers), la danse et les ballets des corps, pris dans le plaisir et la sensualité des corps-à-corps; faire-corps dans la dynamique du mouvement, des contorsions.

Au total, le *reprenons langue* ici décliné peut-être résumé par ce que Lucien Hounkpatin appelle dans la clinique de la multiplicité: ***Traverser les frontières du moi-peau pour faire un tissage des contre-transferts et constituer un moi-peau qui détermine le groupe.*** En effet, nous avons mis en avant que les enjeux interculturels seraient de traverser les frontières du moi-peau pour constituer un Moi-Peau Groupe à l'intérieur du duquel chacun est en sécurité pour se mouvoir, bouger, penser, se transformer. Se mettre en mouvement et aller vers, se doit de garantir pour chacun son autoconservation. D'où la nécessité de s'enquérir sans cesse des dispositions de chacun mais aussi et surtout de favoriser la possibilité de faire-corps de manière supportable et donc agréable en s'appuyer sur un investissement sensoriel, sensuel. C'est ainsi que notre semaine de formation a été ponctué d'ateliers qui ont délimité des frontières et espaces à re-investir ensemble, et que nous avons porté une attention aux articulations et passages entre les ateliers afin de construire notre métier à tisser/penser autour de la thématique de formation.

Pour vous laisser découvrir et voguer à vos associations et surprises, je voudrais finir par cette phrase d'Edouard Glissant :

(Tel un espace) plein d'un appétit ancien pour ce qui va survenir, la frontière est cette invitation à goûter les différences, et tout un plaisir de varier.

Ajoutons au plaisir le varier, le risque de varier...

**Je vous souhaite une bonne découverte de notre semaine de formation..**

Pour un vol bien sécurisé il nous fallait une bonne carlingue, un bon moteur et bien sûr un équipage. Un cadre donc, des savoirs, une équipe.

De nombreuses réunions, rencontres pour faire lien, ensemble, pour penser cette formation à venir. IL s'agissait de construire un métacadre, "*garants de la continuité psychique, de la permanence de l'objet à toutes les formes de symbolisation*" pour citer **B. Chapelier**, métacadre garant de la possibilité de construire le cadre que nous leur avons proposé.

Le cadre s'est construit sur de long mois entre ici et là-bas déjà avec un des membres d'équipage, Gérard Ahy, psychologue au village SOS de Calavi. Au Bénin.

Déjà, était également menés, ici et là bas, des ateliers d'expressions avec des jeunes lycéens autour du deuil, nous en reparlerons.

De nombreuses réunions, rencontres pour faire lien, ensemble, pour penser cette formation à venir.

**A Calavi**, la méthodologie de la formation nous la leur avons présenté dès le tout premier jour.

Nous leur avons expliqué que nous avions conçu cette formation afin de mettre en relation, de lier, les apports théoriques et l'éprouvé, le vécu, afin de renforcer leurs compétences. Un vocabulaire connu « renforcer leur compétences », un plus étrange « éprouvé, vécu ». Trouver du commun pour permettre de s'aventurer vers l'inconnu, permettre peut-être l'émergence de rencontres.

Il s'agissait tout le long d'expérimenter ce dont nous allions parler lors de ces journées, la perte, la séparation, mais aussi, les possibilités de transformation, d'expression, de soutien, d'aide. Pour cela, nous leur avons transmis des concepts clefs liés à la problématique du deuil, puis nous avons échangé, nous nous sommes questionnés, ils ont expérimenté, éprouvé.

Par petits groupes, groupes plus large et en grand groupe, parfois les formateurs étaient seul, par deux, tous ensemble, là encore des changements qu'ils ont eu à vivre, puis à mettre en mots !

Toujours, nous rendions possible des espaces d'échanges, de paroles et d'écoute autour de notre thème, douloureux et complexe que nous avons donc abordé sous des formes diverses, ateliers d'expression, groupe de parole, partage du travail des jeunes (du collèges artistiques de l'ESMA et des lycéens de Jean XXIII de Reims, chacun ayant travaillé en atelier d'expression autour du deuil).

Divers aspects ont aussi été étudiés puisque nous avons abordé la question du deuil du point de vue individuel, collectif mais également sociétal et institutionnel en relation aux transformations à l'œuvre au sein même de leur institution.

Des oscillations de formes et de contenus donc, croisements, résonances qui ont permis de faire lien entre intellectualisation et ressenti. Un savoir qui ne soit pas qu'une compréhension de surface, de la tête mais qui mettent en route la pensée qui ouvre des voies, qui s'inscrit vraiment.

Une formation sous la forme d'un grand atelier d'expression en quelque sorte !

Les journées étaient très balisées, nous leur demandions de s'engager or on ne se risque pas sans cadre !

Chaque jour était introduit par un compte rendu de la journée précédente, factuel, écrit et lu par deux des participants et un compte rendu de la dynamique de groupe de la journée par les formateurs. Là encore du connu et de l'étrange, le compte rendu de la dynamique de groupe les a tout d'abord beaucoup surpris, puis ils l'ont beaucoup attendu !

Cela constituait un sas d'entrée dans la journée tout comme un rituel qui permet un passage, le franchissement d'un seuil pour entrer dans chaque journée de formation, un sas qui fait lien également entre hier et aujourd'hui.

Nous avons donc à désigner, dès le matin, chaque jour deux responsables pour la transmission du compte rendu du lendemain, d'autres avaient à rendre compte du travail effectué en plus petits groupes.

La confidentialité des paroles dites dans les différents groupes a été expliquée comme lors de tout atelier d'expression : une nécessité. Chacun restait libre de ses propres propos bien évidemment mais le respect et la confidentialité de la parole de l'autre a été la règle, les propos étaient donc repris de façon anonyme dans le grand groupe.

Ce travail de restitution permettait aussi d'apaiser les manques liés, au fait qu'ils ne pouvaient pas participer à tout, manque qui crée des frustrations mais qui a aussi fait naître désir et curiosité.

Un maître du temps était volontaire aussi chaque jour, pour marquer les limites temporelles, un bibliothécaire qui avait la responsabilité de prendre note de toutes les références énoncées.

Un Dazibao c'est à dire un tableau était mis à disposition pour toutes remarques ou questions qui n'aurait pu se dire au cours de la journée.

Enfin, tous ont reçu le livret de la formation, en tout début de formation, c'est un objet conçu comme un support qui fait lien, qui permet un appui pour s'avancer pas à pas dans l'aventure. C'est une trace afin qu'ils puissent s'y référer quand le temps de l'après coup sera venu. Nous avons bien conscience de la densité des transmissions et vécus à venir et nous souhaitons qu'ils puissent y revenir, plus tard.

Finalement, un énorme travail d'après coup a été nécessaire tant la densité des travaux fut importantes. Deux livrets ont été proposés :

un « livre mémoire des participants » dans lequel était repris l'ensemble des comptes rendus journaliers dont je vous ai parlé, l'évaluation de la formation à partir de leur rendu de fin de formation et les textes de Slam créés pendant et pour la formation.

Un deuxième livret contenait les apports théoriques, transmissibles à leur hiérarchie ainsi que les projets propres à chaque site et créés durant la formation.

Voilà le cadre tel que nous leur avons exposé d'entrée.

Nous pouvons aussi souligner l'importance du cadre matériel. Nous étions logés tous dans de petites maisons en dur, avec plusieurs chambres, un espace commun et une salle de bain.

Une grande enceinte réunissait toutes ces maisons où étaient également logés tous les participants, venus de toutes l'Afrique de l'Ouest, une grande salle nous permettait de prendre nos repas ensemble, des espaces verts avec pelouse, manguiers et paillotes nous accueillait pour les ateliers ou de simple déambulation. Le tout était gardé par des gardiens garant de notre sécurité, nous étions tous ensemble, tous en sécurité, tous bien nourris, à l'abri si besoin de la chaleur, un cadre de travail formidable.

Concrètement, nous avons débuté par une journée très théorique avec même un Power point afin de respecter chacun, de prendre le temps d'entrer en relation, commencer par des supports connus. Des transmissions de savoir concernant le deuil et ses dynamiques comme ils en ont l'habitude dans les formations classiques, d'abord bien se rassurer quand on se connaît pas.

Dès le premier après midi cependant la parole a pu circuler, le groupe était suffisamment constitué, il y avait eu des pauses, un repas pris ensemble, des premières prises de parole par des questions.

Nous nous sommes lancés en ouvrant la possibilité pour les participants de nous parler des deuils qu'ils avaient envie de partager. Ils se sont lancés.

C'était très sérieux, très respectueux, disons le, très dur pour certain des témoignages.

Les animateurs comme, là encore, lors d'un atelier d'expression bordaient ce qui s'exprimait.

La première journée s'est achevée, ils ont eu le sentiment de n'avoir pas tout retenu, c'est beaucoup, trop disent même certains.

Le soir les ateliers du lendemain sont proposés, ils doivent s'inscrire.

Des le lendemain donc nous avons proposé les ateliers dont nous vous conterons les effets tout à l'heure.

Nous avons travaillé à partir des deuils réels des enfants des villages SOS, des deuils symboliques et cela nous a mené jusqu'aux processus de changements institutionnels incluant aussi la dimension du deuil.

Trois thématiques successives ont émergé, celle du soin à l'enfant, du soin aux équipes et du soin à l'institution.

L'alternance de tous les contenus, formes étaient en route, un des moments clefs fut sans aucun doute le partage autour des présentations des jeunes, de l'ici et de là-bas encore une fois.

Sous la chaleur nous avons écouté, vu, nous avons été émus, nous avons essuyé discrètement quelques larmes ceux d'ici et d'ailleurs, nous avons compris à un autre niveau encore ce qu'est le deuil, le commun, l'universel au delà de la forme ritualisée que chaque civilisation lui donne.

Ce partage, précédé des transmissions de savoirs, de prises de paroles, de vécus d'ateliers, a permis que nous soit donné du dehors ce qui se travaillait en quelque sorte du dedans jusque là.

L'essentiel était posé, la suite de la semaine a permis des élaborations différenciées pour chaque site, des propositions de travail ont émergé, toujours mise en place selon la même méthodologie que pour l'ensemble de la semaine.

Nous avons également tenu à préparer des SAS, chaque jour comme je vous l'ai dit plus haut et SAS d'entrée et de sortie dans la semaine de formation moments très importants pour nous.

Nous avons installé des images d'Afrique et écrit « bienvenus et bonjour » dans différentes langues, chacun avait son nom d'écrit une musique africaine sans parole complétait l'accueil. Ce fut assez solennel, nous ne nous connaissions pas encore tous.

Certains d'entre nous les précédaient, d'autres fermaient derrière eux. Nous avons tenté de bien penser ce moment, tout comme nous avons beaucoup réfléchi la sortie de la formation.

Elle s'est déroulée après un grand tour de table où chacun a pu dire un mot et plus vous l'entendrez tout à l'heure.

Puis, des petits rouleaux colorés sur lesquels étaient écrits des phrases de référence à nos échanges ont été distribuées, métissages de références d'ici et là-bas le tout sur une musique de Matthieu Chedid et Fatoumata Diawara ici et là-bas encore accompagnait la sortie, cette fois ci beaucoup moins solennelle puisque certains d'entre nous dansions et chantions, puis l'eau nous attendait dehors symbolique de vie et du chemin pour tout voyageur.

Ces sas de passage sont pour nous très importants, surtout, bien sûr, dans une formation traitant du deuil et de ses dynamiques, sas, que nous avons voulu vous faire vivre à minima ce soir.

**Atelier conte « La petite fille aux allumettes » et atelier Collage:** de l'identité à l'altérité ou de la sidération au mouvement ; concept de déconstruction.

→ **Sophie :**

**\* Décembre 2019 :**

Emmenée par l'élan de Josette Coppe avec qui j'avais travaillé sur le conte dans le cadre du projet « Violences et Résiliences », je collabore depuis juin à la préparation de la formation sur les Deuils et leur Dynamique. Comme support de médiation, émerge l'idée de travailler sur le conte de « la Petite Fille aux Allumettes ».

Pétrie de symbolisation, notamment après la lecture qu'en fait Clarissa Pinkola Estès dans « Femme qui court avec les loups », je porte au travers de ce conte le sens de l'initiation et de la préservation de la part féminine.

A l'aube de franchir le sas qui me projettera dans une expérience de formation inédite, Comment aider à parler de la mort et de son pouvoir transformationnel, dans une culture dont je ne connais rien ?

J'imagine alors un atelier joué en mode séquentiel où chaque stagiaire incarne alternativement personnages, lieux, sentiments et objets. Ceci pour avancer pas à pas ensemble, dans les ressentis et les images qui se logent au creux des mots et des situations.

**\* Janvier 2020 :**

Je peaufine, par mail avec Gérard Ahyi entre France et Bénin, un texte d'introduction sur le thème des morts réelles. La co-construction, sans se connaître, est une découverte. La question de la place nous travaille, celle des générations, des interruptions de générations, des deuils pathologiques, de la colère et de la tristesse que traverse le Moi pour désinvestir l'objet. Gérard y parle de la cérémonie de « Hoxo Subibé » où le prêtre bokonon accompagne une femme revivre sa grossesse jusqu'à la mort de ses jumeaux, pour devenir « mère des statuettes », si elle l'accepte. L'entrecroisement des cultures et des langues commence à semer son chant en moi.

**\* Février 2020 :**

La formation commence et nous sommes frappés par la vision d'un groupe quasi-entièrement constitué de coordinateurs, tous parlant 3 à 5 langues, surdiplômés et « armés » de leurs ordinateurs.

Plusieurs viennent de pays actuellement en guerre, notamment le Centrafrique autour duquel le projet « Violence et résilience » s'était créé. Deux coordinateurs de ce pays racontent qu'une bombe vient de tomber devant un centre, emportant tout le mur d'enceinte.

« L'enfant paraît » alors, pour paraphraser F.Dolto, dans le premier tour de parole du groupe. Il apparaît autour de la maltraitance de l'enfant et de sa prévention toute occidentale, qu'exigent les pays financeurs. Nous entendons parler des éducateurs de l'enfant qui ment « de toutes manières ». Nous entendons le refus des consignes occidentales et de leurs propres paradoxes. Nous entendons enfin le sentiment de culpabilité, avec des représentations difficiles à imaginer au préalable : par exemple leur propre envie de mourir quand des jeunes se suicident, ou encore l'exciseuse, porteuse d'un sens initiatique incontournable. La tradition échappe-t-elle quand on vient l'interpeller, si des professionnels s'interposent entre l'exciseuse et l'enfant ? Quelles représailles pourraient avoir lieu, dans le réel comme dans l'imaginaire ?

La recherche d'une nouvelle pédagogie est à l'œuvre, plus douce, plus préventive, plus intégrative, mais sans lieu symbolique encore, pour être pensée.

Le vote pour l'inscription des stagiaires aux ateliers du lendemain se fait le premier soir, et au matin sur l'affiche, 4 noms apparaissent : le responsable principal qui nous a accueillis, un des deux coordinateurs de Centrafrique et deux « mamans », ou éducatrices de

villages, l'une béninoise et l'autre guinéenne. Un groupe éclectique, qui s'assied autour de la table avec moi, au grand air sous la paillotte.

L'atelier conte « La Petite Fille aux allumettes » se déroule avec circonspection et confiance en même temps. Ayant exposé le cadre, le déroulé et la consigne, je lis le conte et nous en parlons un peu.

Puis les participants sont invités à jouer des personnages par séquence.

Une grande discrétion des hommes, voire parfois un retrait, est présente. Moins de la part des femmes, qui sont plus sur le terrain aussi dans leur propre travail. L'une étant seule à travailler dans son pays pour SOS Village Enfant. Quelques sourires, l'émergence parfois d'une émotion encore camouflée, une énergie grandissant peu à peu, inégale. A chaque fin de séquence, les ressentis de chacun se disent, entre grands et petits mots. Le ton reste très factuel.

Le temps de parole en dernière partie d'atelier, restera aussi fort réservé. A ceci près que le groupe sembla s'agréger autour d'une interprétation : la petite fille était morte de par la maltraitance des adultes, « et c'est tout ». Elle avait même eu « raison de mourir », et trouvé la paix dans la mort.

Le décalage entre mes propres attentes et l'interprétation que fit le groupe du conte, m'apparut et vint questionner. Que se passait-il entre le rêve vécu et permettant de projeter la rencontre avec l'autre, et l'autre qui n'était pas là, qui ne répondait pas à ces attentes ?

Il y avait là un deuil à faire, deuil des projections afin de rencontrer le territoire de l'autre, le champ de l'autre, ses représentations, dans le souci de la préservation.

A posteriori, plusieurs strates d'analyse de cette situation apparurent, donnant sens au processus du deuil :

- En premier lieu, les préalables de culpabilité et d'écartèlement entre différents modèles culturels et idéologiques. Ces préalables modelaient le sens, venant amplifier le désespoir suscité par les suicides de jeunes qui pourtant avaient un avenir. La peine, la douleur de voir ces jeunes partir, étant extrêmement dures à exprimer ont trouvé premièrement cette mort de la petite fille aux allumettes pour être figurées.
- Apparaît alors en filigrane la perte symbolique, c'est-à-dire la précarité de la place des professionnels. Cette précarité de la place est révélée par le destin funeste de certains jeunes : « On ne devrait plus poser des actes qui les amènent à fuir. » « Le papa (de substitution) arrive, mais ils vont chercher la grand'mère (ils sont menés à l'excuseuse, ils s'adonnent à la drogue, ils se suicident). Le deuil impossible apparaît alors comme celui de l'abandon premier non symbolisé, créant choc et sidération, empêchant la fonction paternelle.
- Ces pertes réelles et symboliques, en étant nommées, font émerger le besoin de protection : « sinon ils vont chercher un refuge illusoire ailleurs ».
- De fait, dans la restitution de l'atelier conte de la Petite Fille aux allumettes en grand groupe, la peine de voir la petite fille mourir laissa alors place au besoin de réparation. Ce besoin fut alors partagé par le groupe entier, qui fit corps autour de la problématique. Un premier dépassement des paradoxes apparaissait.
- A un autre niveau, j'analyserai plus tard que de fait, j'avais travaillé dès le début sur la mort réelle. En effet, si le texte présenté avec Gérard Ahyi traitait de points théoriques sur la mort réelle, c'était seulement au travers de la prise en compte les réalités de chaque cas, de chaque choc, de chaque contexte, de chaque environnement. Or, c'était bien de ce départ que partait la formation et le groupe entier, ensemble d'individualités confrontées au choc, à la sidération.

- Dès lors, il était possible de se représenter cette rencontre avec la langue de contextes inédits, impensables encore. Cette rencontre se faisait tout autant au sujet du thème de la mort qu'en tant que sujet venant au contact de l'autre. Conte réel, conte imaginaire, conte symbolique, accompagnant une symbolisation, tissant un texte à découvrir.
- Je pense ici à Pierre Fedida, qui travaillant l'Absence, nous introduisait à la danse du logos et du legein, quand le texte prend sens à être lu à chaque fois nouvellement par celui qui le recueille...

Mais, mais... dis-moi Fred, c'est quoi cette histoire de construire et déconstruire le sens, aller prendre langue en rencontrant l'autre, s'identifier au-delà et par la différence ? Tu n'avais pas réfléchi à cela, toi ?

### Fredéric :

Il n'y a pas de texte sans contexte ! clamait Olga en introduction de sa présentation des ateliers d'expression.

Dans ce moment où il nous fallait aborder cet événement qui traverse tous les peuples, toutes les cultures, et de fait l'humanité en son entier, je veux parler du Deuil.

Venir travailler sur le deuil au Bénin, c'est assez particulier même ou surtout pour un Africain, le Bénin est connu pour son culte du Vodù et la cérémonie des Revenants...

Pour moi ce fut un moment de mise au travail de tout ce que j'avais pu traverser concernant mon rapport aux morts.

Du côté de la famille de ma mère sicilienne catholique, j'ai été baigné dans cette présence/absence des ancêtres propre aux cultures méditerranéennes : photos, bougies femmes éternellement en noir.

Cela a été mon environnement pour un temps, alors comment s'y prendre pour en parler dans ce contexte qui me demandait d'actualiser mon vécu et de mettre d'autres au travail ?

Et je repensais à Jacques Derrida et à son travail sur le texte, le contexte, l'écriture, la parole...

La notion de trace contenue dans chaque forme d'écriture et dans chaque parole, où l'écriture est l'extériorisation de la parole, où l'écriture est définie comme tout système de notation quelque soit la forme qu'il prend portant en lui la trace, ce quelque chose qui a besoin d'extériorité pour vivre et signifier. Ce qui fait que tout texte sous quelque soit la forme qu'il prenne est un extérieur, il expose le sens au dehors, à l'extériorité, à l'altérité.

Dés que l'on parle, on détermine un contexte, c'est une façon d'entrer en contact avec l'autre.

Le contexte interagit avec le texte, ils sont sans bord et interfèrent sans cesse l'un avec l'autre, c'est un effet qui participe à ce que Jacques Derrida appelle la déconstruction qui est aussi reconstruction..

Comme dans l'acte de découper et de redécouper pour construire des choses nouvelles. En ce sens elle est disruption et construction de tout ce que l'on ne voit pas ....

Alors pas de texte sans contexte, le travail de collage, comme construction du découpage ou assemblage où disruption et construction vont de paire pour mettre au dehors la trace..

Dans cette proposition de mise au travail nous, formatrices et formateurs participions à cet effet de contexte, objet multiculturel, bord institutionnel dans cet aller retour dedans/dehors, trace/texte/contexte, comme accompagnant à la mise au dehors de la trace ?.

Ainsi dans notre atelier de collage les interrelations de nous-mêmes accompagnants et des participants autour du thème du deuil a conduit à l'expression de ce qui était encore hors du registre du symbolique et qui a pu être extériorisé pris dans le sens et permettre peut-être, une activation des processus de deuil.

## Sophie :

Ah oui Fred... Cela me parle, quand tu relies le texte et le contexte... C'est bien cela que j'ai trouvé dans cette dynamique, très vivante entre le thème de la formation et ce qu'il s'y passait ! Il y a une trace dans le texte qui est irréductible à toutes les lectures, à tous les remaniements, et pourtant l'interprétation différente de chacun y est tout autant nécessaire. C'est un aller-retour permanent, un tissage.

Ce tissage nous l'avons bien vu d'ailleurs dans le processus de l'atelier collage que nous avons co-animé le lendemain :

Toujours sur inscription libre, nous accueillons alors avec Fred les stagiaires pour un atelier collage. Il s'agit d'ouvrir l'expression aux langages multiples du symbolique, afin de saisir et peut-être retrouver, les voies du processus de transformation. Il s'agit aussi d'approfondir le thème du deuil, dans une expérience seconde plus métaphorisée.

Une petite dizaine de personnes arrivent, de manière inégale comme l'atelier de la veille : certains disparaissent au moment de s'installer. Les stagiaires affrontent en effet la gestion de leurs émotions et la place qu'ils sont appelés à prendre : qu'est-ce que passer du dehors au-dedans ? Comme est-on vu, peut-on se cacher ? Un vent winnicottien souffle dans ce plaisir à se cacher, quand on sait qu'on va être retrouvé. Deux animateurs ne sont pas de trop pour contenir de manière souple et cadrante un groupe qui s'engage à ce point.

Nous posons le déroulé, le cadre de non-jugement et de non-directivité, présentons les tables où du matériel hétéroclite de collage est posé : images de magazines et texte, éléments de la nature glanés alentour, du fixe et de l'aléatoire. Des outils pour couper, séparer, recoller, changer. Quelques rires fusent : « *Est-ce que c'est ça que vous nous demandez ??* ». Nous entendons ici la réaction au fait de les laisser libres, eux qui coordonnent et gèrent en permanence. Fred borde cette anxiété par un récit, en tirant le fil du narcissisme et des mouvements de présence-absence dans la quête d'exister : « *Pour qui j'existe ?* » ; « *Qu'est-ce que je peux faire pour que tu m'aimes ?* ».

Puis le temps pris à choisir les supports, l'errance entre les tables d'objets, creusent ensuite pour chacun la symbolique du rien, de l'attente. Le regard peut se perdre, et se retrouver.

Après le temps de création, les tableaux qui émergent, que certains appelleront « affiches », se présentent en cabanes que nous visiterons une par une. L'émotion est là, une grande sincérité aussi, un investissement total.

Au temps de parole, des mots surgissent : se sentir rassuré, en famille, pour pouvoir s'exprimer : « *si on se met ensemble on peut faire beaucoup de choses* ». L'avenir de l'organisation se profile, agrémenté d'un sentiment de force potentielle.

Les émotions émergent avec plus d'ampleur. Une femme dit « *J'ai mis mes émotions, j'ai mis mes sentiments dans cet objet-là* ». Un autre dit : « *Ce que j'ai fait a trait à ma vie, à l'environnement, à mon travail.* » Un autre encore : « *Je veux parler de la vie, mais c'est la mort que je trouve partout !* »

Emergent alors particulièrement les paroles et réactions de ceux qui vivent dans un pays en guerre, qui peuvent ici représenter des disparitions subites, des traumatismes récents. Des images de réparations surgissent : « *Je fais alors l'arbre de vie* ». « *On parle beaucoup de la vie dans cette formation, c'est important !!* ».

Peu à peu, la vie reprend corps, reprend souffle, redevient vitalité. « *Notre souhait intérieur, c'est la vie !* ».

Le dedans se relie au dehors dans une unité : « *Je n'ai pas trouvé les couleurs que je cherchais, alors j'ai été chercher dehors, et j'ai trouvé le passage !* ».

L'absence de thème trouve sens : « *C'est mon thème que j'ai ressorti, mon vécu, mon ressenti, j'ai compris à quoi sert le collage* ». « *Chacun a toujours quelque chose à exprimer* ».

Le lien se fait entre la vie et la mort : « *Mais il faut une semence qui meure en terre pour donner la vie* ».

Au sortir de l'atelier, nous verrons le coordinateur centre-africain, immense et rigide, marcher en faisant cette fois-ci de grands mouvements comme s'il dansait : délié peut-être d'une partie de ses chaînes, en tous cas en mouvement par rapport à la sidération première.

Entre la mort inéluctable de la Petite Filles aux allumettes et aujourd'hui le collage, le flot de la vie avait à nouveau frayé un chemin, porté par le groupe et son élan vital.

Le debriefing en grand groupe laissera apparaître de la joie, des sautilllements, des rires, la liberté de transgresser/agresser dans le rire et la sécurité. Ce qui sera nommé par Josette des « attaques positives » en atelier : jouer à prendre le matériel de l'autre par exemple, « tout ça dans la joie ». Une paix apparaît aussi, montrant que la perte et le vide pouvaient être traversés : « *au début on savait pas, on était frustrés, mais après un temps de création et parole, il y a eu une joie profonde, un relâchement total* ».

Une métaphore culinaire surgit : *l'imagination est nourrie par les images, les découvertes* : « *Au début il y avait une cuisine mal faite* », l'image de « manquer de l'eau » apparaît. Puis : « *Maintenant on est rassasiés, on a pris de la force* ». « *J'ai découvert que je pouvais faire quelque chose !* ». Le soulagement émerge grâce à la solidarité du groupe : « *On sait faire* », « *on a été complémentaire* ». Les pleurs peuvent enfin surgir, amenant une consolation par rapport au deuil.

La seconde journée de formation a été la première journée d'ateliers. Chacun des six animateurs en proposait un ; Trois étaient expérientiels, trois autres étaient plus directement cliniques. Sur les ateliers proposés, deux n'ont pas été choisis par suffisamment de participants. Il s'agit de celui proposé par Gérard : un atelier conte intitulé « *Agboku cebele ou la mort du traite* » tiré du livre La naissance du Fa ; et le mien, intitulé « *Étude de cas clinique par le jeu de rôle* ».

Ce non-choix a été une source d'éprouvé groupal et de travail intéressant autour de la question de l'absence-présence. Il faut savoir que dans nos réflexions préalables, nous avions pris le parti que les formateurs dont les ateliers ne recevaient pas suffisamment d'inscription (3), ne participeraient pas à un autre atelier. En effet, il s'agirait non pas de combler un vide, mais qu'ils se fassent eux-mêmes relai de leur atelier au moment des retrouvailles en plénière du grand groupe. C'est ainsi que pour Gérard et moi, alors que nos ateliers se sont retrouvés vides, non habités, il a fallu quand même les investir et dans l'après-coup, en dire quelque chose de transformé, métabolisé ; ateliers vides et pourtant pleins de nos rêveries... comment fertiliser ce qui a été investi en négatif ?

Comme le dit, un poème très répandu en Afrique noire, *Les morts ne sont pas morts*. Au moment de la plénière, à la surprise du groupe, la parole est aussi donnée aux ateliers qualifiés par les participants d'endeuillés. À côté de Isis et Osiris et de la petite fille aux allumettes, continuer et raconter, pour figurer l'expérience potentielle de deuil des formateurs eux-mêmes : Gérard utilise la poésie de Éluard (sur le deuil comme passage en vue d'une lumière), et moi l'évocation de la noix de colas, de la douceur de l'amertume, de la nécessité de la calebasse vide.

*Expérimenter, continuer à parler, mettre des mots, figurer les dynamiques, métaboliser* : Le lendemain, dans le CR formel journalier qui tisse le filet entre chaque journée, les participants évoquent ces ateliers non choisis en parlant de soulagement et de frustration liées au deuil et de calebasse vide.

Pour ce qui est de notre réflexion sur l'interculturel, ce qui nous apparaît intéressant à ressortir de cette séquence c'est la **crainte ou peur du dévoilement et l'ambivalence qui existe dans les liens à l'autre comme à soi.**

En effet, Gérard et moi, sommes non seulement béninois mais également liés plus intimement à l'institution (Gérard y travaille et j'ai un de mes parents qui y a travaillé). Nous sommes donc en apparence ou manifestement plus proches du cadre de référence africain mais aussi de l'intime institutionnel. Une telle proximité ou familiarité peut-être soit inquiétante soit ne pas répondre aux attentes d'être comblés de connaissances autres et venant d'ailleurs.

Le Fa, (contenu dans la proposition de Gérard) est cet art divinatoire répandu sur le golfe de Guinée, il renvoie à des traditions ancestrales dont on voudrait se départir dans la modernité. Dans

le même ordre d'idée, le contenu dans ma proposition d'atelier à savoir rejouer des situations de deuil des enfants orphelins, vulnérables, suppose de prendre le risque de remobiliser et mettre à nus des vécus intimes certainement vertigineux et probablement effrayants à dévoiler dans un premier abord. Être proche, familier, peut donc réactiver cette crainte du dévoilement d'une intimité non encore accessible, si le temps d'appropriation et de construction d'un espace commun sécurisé n'est pas pris. La crainte du dévoilement rappelle la nécessité le respect des défenses de chacun.

Mais ce qui est proche, familier, connu, n'est pas seulement inquiétant à dévoiler, il peut aussi sembler non intéressant à découvrir. L'expression l'herbe semble toujours plus verte ailleurs, rappelle l'ambivalence qui nourrit nos liens.

Selon nous, ces non-choix d'ateliers proches/familiers ou ces choix d'ateliers aux saveurs du lointain et de l'ailleurs, soulignent le nécessaire détour par l'autre pour se trouver-retrouver soi-même.

En effet, dans les rapports interculturels, l'appel de l'ailleurs et du lointain est d'autant plus complexe car il s'inscrit dans un héritage où se mêlent colonisation, esclavage, enjeux de domination, ambivalence entre traditions (considérées comme primitives) et modernité. C'est pourquoi, il est important que l'envie de l'ailleurs, ne se constitue pas comme un rejet de soi mais surtout comme un détour pour se redécouvrir.

Selon nous, si **les non-choix des deux ateliers n'avaient pas été parlés, transformés, alors en terme d'éprouvé groupal cela aurait pu apparaître non seulement comme des représailles (fardeau à porter par le groupe) mais aussi comme si l'on cautionnait que l'ailleurs était mieux (donc inviter au déracinement de ses propres assises).**

En d'autres termes, ne pas être dupe de la crainte du dévoilement et de l'ambivalence des liens en jeu dans les rencontres interculturelles nous a permis de travailler cette envie d'ailleurs comme moyen de retour et redécouverte de soi.

La culture crée des formes, des mises en sens possibles. L'interculturel suppose de mettre en valeur les formes existantes, puis par des détours de créer-tisser de nouvelles formes-récits communs. Les espaces intermédiaires sont une source de fertilisation à condition que les éléments dits, joués, agis, soient accueillis comme chargés d'un sens à faire advenir.

**Ni rejet ni fascination mais tissage**, construction/déconstruction : tels des Pénélopes, faire, défaire, refaire... tel est le quitus pour préserver des liens vitalisant.

### Sophie

Il était désormais temps d'aller rencontrer les enfants et jeunes vivants : ceux de l'ESMA : Ecole Secondaire des Métiers d'Arts, créée par SOS Villages d'Enfants.

## VOIX et REGARD

Parce que les dialogues intergénérationnels, interculturels et leurs résonances construisent notre avenir, 25 jeunes béninois de l'Esma et 15 lycéens de Reims ont travaillé d'octobre 2019 à janvier 2020 en ateliers d'expression pour **ce thème « Les deuils et leur dynamique »**.

Nous avons voulu croiser nos regards, nos écoutes, nos expressions, donner la voix à ces Jeunes qui ont tant à dire !

Comment exprimer des vécus souvent manquants de mots, en attente de personnes bienveillantes, présentes, cherchant des lieux où se poser, se reposer pour trouver le chemin que tout être a à faire dans la traversée des épreuves de la vie.

La créativité est une pulsion universelle.

Les médiations choisies par ces Jeunes ont été le graphisme, la peinture, le collage, la couture des vêtements de danse, la sculpture, la danse, le chant, le théâtre, le slam.

Les ateliers ont été animés au Bénin par notre collègue psychologue, **Gérard Ahyi** et par moi-même à Reims.

Les œuvres de Reims ont été exposées lors des portes ouvertes du lycée puis emmenées au Bénin où elles ont côtoyées celles de l'Esma.

Une représentation particulière de plusieurs slams, de 3 pièces de théâtre, de chant et danse intégrés aux histoires sont données à l'école de l'Esma le mercredi de la semaine de formation aux participants .

**C'est un extrait d'une des représentations** que nous allons visionner :

*L'histoire commence par l'arrivée d'une jeune femme qui va accoucher. Elle est accompagnée de son jeune mari ; ils sont accueillis par 2 sages-femmes. Rapidement la jeune mère et le bébé meurent lors de l'accouchement.*

*Le mari est désespéré. Le soutien par une jeune griotte, le chœur des danseuses, des musiciens, vont l'accompagner dans son deuil.*

*Les chants et la danse traditionnelle seront l'expression principale.*

*Les langues sont en français et en mina.*

*Les costumes sont ornés des animaux totems des rois de Bohicon.*

<http://www.associationresonances.fr/> dans « nos actions » puis « Bénin »  
On commence à « les morts ne sont pas morts »...à 8,33 jusqu'à 15,33

**SLAM** de *Franck HOUESSOU*, Représentant du Directeur SOSVE du Bénin.

Notion de **transculturel** . *Josette Coppe*

**Lu** par *Françoise Houelche*

Nous sommes à la fin de la formation, chaque participant, animateur pose un mot sur ce qu'il a à dire, à partager de cette semaine.

Franck Houessou représentant du directeur SOSVE Bénin a participé au temps d'entrée, à quelques grands groupes qui traitaient de concepts. Il n'a participé à aucun des ateliers à médiation. Il était présent dans son bureau contigu à la salle principale de regroupement.

En cette fin de matinée, Il est habillé de son boubou traditionnel dont la coiffe béninoise, le gobi .

Quand vient son tour, le dernier à prendre la parole de fin, il se lève et se campe, debout, au milieu de la salle :

je voudrais partager avec vous ce que nous avons reçu, ce slam, hommage poétique à notre travail qui m'apparaît alors comme une **plus-value interculturelle**, à un métaniveau: l'approche transculturelle . Le préfixe « trans » résonnant comme une traversée, une transe.

Franck Houessou, évoque le « sanctuaire » : c'est un lieu sacré où les sentiments profonds peuvent vibrer.

**A. Maslow** définit la santé mentale ainsi : « ...ce qui peut être complètement humain dans l'accomplissement de soi »

**Akpé** (merci) pour l'association « RESONANCES».....

Quelles inspirations ont poussé à l'initiative de cette formation ?  
Quels bons esprits ont incité la hiérarchie à la prise de cette action ?  
« Les deuils et leur dynamique », c'est le thème de la formation.

Le partenariat SOS Villages d'Enfants et « RESONANCES » encore en action,  
Il s'agit de renforcer les compétences des acteurs clés  
de la prise en charge de SOS sur la  
« connaissance des processus des deuils et de leur dynamique »  
et je me réjouis de constater que l'objectif a été pleinement atteint.

Chers membres de l'association résonances,  
Au nom du Directeur National et au nom de tous les participants,  
Recevez le témoignage de notre profonde gratitude ;

En professionnels, vous avez conduit une vraie étude ;  
Qui en cinq jours seulement, a bousculé les habitudes ;

Les uns et les autres ont acquis de nouvelles aptitudes.  
Par des ateliers d'échanges expérientiels ;  
Vous avez réussi à donner l'essentiel ;

Qui a permis aux participants d'aller au-delà du superficiel ;  
Pour aller puiser dans le firmament de leur ciel,

Les armes nécessaires pour améliorer la prise en charge ;  
De ces enfants, ces âmes innocentes dont ils ont la charge.

Sous le manguier, par vos présentations et expérimentations ;  
Vous avez poussé les animés à la réflexion ;  
Sous la paillotte, par les découvertes et les expositions  
Vous les avez conduits à faire leur introspection ;

Par votre magie, des objets récupérés dans la nature ont parlé ;  
Des calebasses posées à côté des Tchitchavi ont communiqué ;  
Par des ateliers d'écritures, des problématiques sont inspirées ;  
Pour panser les blessures des personnes endeuillées.

De Josette aux FROESE, il y a eu du bonheur ;  
De Gérard, à Olga par Sophie ce fut un plaisir ;

Deuil, désormais tu es démasqué et démystifié ;  
Deuil, tu ne nous enfermeras plus jamais dans une mélancolie ;  
Deuil, l'atelier est terminé et le deuil est fini ;  
« Résonances » Merci de toujours continuer à résonner.

Ce message n'est pas de moi, il a résonné dans mon cœur ;  
Au cœur même de cette salle, transformée en un sanctuaire ;  
Par les mains magiques des membres de l'équipe « Résonances.

Ce message, n'est pas de moi, il m'a été confié par la petite fille  
aux allumettes, quelques minutes avant qu'elle ne devienne muette.

Je suis la voix de la petite fille aux allumettes.

**Franck HOUSSOU ce 21 février 2020, Bénin**